



LUCIE GAERTNER

LES LARMES
DU SECRET

Lucie Gaertner

Les Larmes du secret

© Lucie Gaertner, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4222-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Finlande – 1555.

Le mur de l'enceinte vibra sous l'assaut. Son corps entier trembla avec lui. Ses sens s'embrouillèrent, augmentant le martèlement qui n'avait de cesse sous son crâne. Il fut désorienté durant quelques secondes. Encore un canon. Il claudiqua jusqu'au puits. Il tenait difficilement debout depuis quelques jours. Faim, fièvre, fatigue : un cocktail dont il aurait bien aimé se passer. Ses jambes se dérobaient sous lui. Voilà une occasion forcée pour Akseli Runonen de se permettre une pause au cœur de ce capharnaüm géant. Il ouvrit sa tunique de quelques boutons. Il avait l'impression d'étouffer même si l'air était vivifiant.

Autour de lui, la confusion régnait. Les soldats fourmillaient, couraient, fuyaient, fonçaient vers l'ennemi. Au beau milieu de ce tourbillon insensé, une silhouette apparut pour lui tendre une gourde d'eau fraîchement remplie. Miska Viinijoki, son ami d'enfance. Son sourire fraternel aurait ordinairement trouvé refuge dans le cœur d'Akseli pour le soutenir. Pas cette fois. Il était bien trop épuisé pour ça. Il récupéra la gourde en le remerciant d'un signe de tête et but comme s'il n'avait plus étanché sa soif depuis des jours.

— Ce n'est pas passé loin, s'enquit Akseli.

Miska s'installa à ses côtés. Son pantalon blanc déchiré était devenu aussi rouge que sa tunique.

— Nous aurions mieux fait de fuir lors de la levée des troupes. Si nous restons ici, nous serons des hommes morts, c'est certain.

— Allons, mon ami, dix jours de siège et nous tenons encore debout. Gardons espoir.

— Je ne voudrais pas paraître alarmiste mais tu es en piteux état. Dis-moi plutôt, as-tu écrit une lettre à Camilla ?

La balle perdue d'un mousquet ricocha contre le mur en pierre à deux mètres

de leur tête. Les éclats les obligèrent à se protéger instinctivement de leurs bras. Une couche de poussière recouvrit leurs uniformes déjà poisseux et élimés. Akseli épousseta le sien comme s'il allait retrouver ses couleurs d'origine.

— Je retire ce que j'ai dit, s'amusa Miska. Un testament serait plus approprié.

— Je n'ai rien fait de tel. Je la rejoindrai au plus vite, même si je dois retourner chez moi en rampant.

— Ta jolie Suédoise a besoin d'être réconfortée, de savoir que le père de son futur enfant se bat pour l'avenir de sa famille et de sa patrie.

Malgré le bourdonnement incessant de la bataille, Akseli observa de droite et de gauche pour s'assurer que personne n'avait entendu. Tout le monde s'en moquait bien, mais c'était plus fort que lui. Il détestait lorsque Miska remettait ce secret sur le tapis. Son ton monta d'un cran.

— Personne ne doit être au courant de ça. Je te rappelle que nous ne sommes pas mariés. Tu es le seul dans la confidence.

— Tu me connais, je suis une tombe.

— Le mot est plutôt mal choisi dans ce contexte, tu ne trouves pas ?

— Moi et mon cynisme débordant ! Bah, tu lui feras ta demande, une fois revenu à la maison.

Akseli discerna une plaie sanguinolente à sa cuisse. Il grimaça. Miska y porta attention à son tour :

— Tu as raison, tu rentreras bien en rampant.

Akseli le foudroya du regard alors que son ami riait de sa pitoyable blague. Un soldat tituba jusqu'à eux, bredouillant des mots incompréhensibles. Une plaie béait au niveau de son abdomen. Il s'écroula à leurs pieds dans une mare de sang. Miska recula sa botte de quelques centimètres avant qu'elle ne soit tachée. Il avait passé la soirée à les récurer.

— Dommage, je l'aimais bien, dit-il d'un ton faussement consterné. Comment s'appelait-il déjà ?

Akseli leva les yeux au ciel.

— Tu as raison, tu ne changeras plus. Allez, on y retourne avant que le commandant en chef nous voie. On ne gagnera pas cette guerre, assis dans notre coin.

— Horn a d'autres priorités que de nous faire surveiller, mais c'est toi le patriote après tout.

— Sept cents contre des milliers, on doit mettre les bouchées doubles.

— Moi, je dis qu'on ferait mieux de sauver nos fesses et les laisser se débrouiller.

— Donc tu préfères être tué pour désertion ?

— Ils n'y verront que du feu. Tu ne vois que le verre à moitié vide.

— Et toi, tu le vois toujours trop plein.

Akseli récupéra l'arme sur le corps inerte à ses pieds ainsi que de maigres munitions et un couteau qu'il tendit à Miska, manche en premier.

— Je retourne à la porte sud.

Il s'y reprit à deux fois pour se redresser. Une vive douleur lui arracha un cri. Sa cuisse était bien plus mutilée qu'il ne le pensait. Miska le soutint pour marcher. Ensemble, ils longèrent la muraille défigurée, au beau milieu de la cacophonie de la guerre et des odeurs âcres des explosions.

— Je ne te laisserai pas mourir. Ni ici ni même ailleurs.

— Un ami comme toi, ça ne se trouve plus, répondit Akseli avec une pointe de moquerie.

Miska éclata de rire, mais le son se fondit dans le chaos environnant.

— Oui, je sais. Tu serais perdu sans moi.

Alors que pour les soldats la réalité de la bataille enveloppait le monde dans un manteau de terreur, Miska s'exclama :

— Allez, je vais nous dégoter de quoi manger, je meurs de faim, pas toi ?

CHAPITRE 1

VALVILAIN

Été 1794 – Hameau de Valvilain – Haute-Loire, France

Les jusquiames noires valsaient sous la brise. Leurs fleurs veinées et leurs feuilles velues se dressaient à hauteur de la petite Maria qui avait fêté ses quatre ans quelques mois plus tôt. Elle avait pris l'habitude de respirer leur parfum particulièrement nauséabond. L'odeur était devenue familière et rassurante. Elle venait les observer quotidiennement dans la cour du château où elle résidait depuis bientôt un an. Une manière bien à elle de laisser vagabonder son esprit, notamment les jours où la ceinture du Comte Archibald Doyen infligeait des blessures à son corps chétif. Une façon pour Maria de trouver la nature encore belle et d'avoir des amis à qui offrir ses larmes et ses secrets.

— Il serait prudent de ne pas y toucher, jeune demoiselle, suggéra soudain une douce voix dans son dos.

Maria pivota vers l'individu qui se tenait accroupi à quelques mètres en arrière. Ce n'était pas sa première visite, mais c'était la première fois qu'il entamait le dialogue. Jusqu'à présent, il n'avait été qu'une statue dans les ombres dansantes du crépuscule. Tout comme les jusquiames, il était devenu pour elle une présence coutumière. Elle aurait pu partir se cacher, lui dire qu'elle n'adressait pas la parole aux inconnus. Pourtant, ce dernier accapara son attention et elle ne ressentit aucune inquiétude à son endroit. Pouvait-il être un confident lui aussi ? Un futur allié à qui elle pourrait tout raconter comme à ses fleurs ?

Tout de noir vêtu, il ressemblait à un corbeau de mauvais augure. Sa chevelure sombre bouclait sur ses épaules et ses yeux émeraude chatoyaient singulièrement sous la lueur de la lune.

— Elles ne me font pas peur. Elles sont mes amies, répondit-elle avec aplomb.

— De bien belles mais dangereuses amies si tu veux mon avis.

— Maman m'a dit qu'elles sont apparues ici lorsque nous nous sommes installées, qu'elles suivent notre famille partout depuis des générations. Elles fleurissent même toute l'année, vous savez ?

L'inconnu sourit complaisamment. Cette fillette était sincère, fragile et brisée. Cette vérité fit ressurgir de douloureux souvenirs au fond de lui. Comme il restait silencieux et que Maria se sentait à l'aise en sa présence, elle ajouta :

— Maman est venue ici pour trouver du travail. Mon papa est parti au Ciel après un accident à l'usine et elle n'avait plus d'argent ni nulle part où aller. C'est le Comte Archibald Doyen qui nous a recueillies, mais je ne l'aime pas du tout. Je préfère mes fleurs.

— Je comprends.

Maria s'avança vers lui et l'observa plus en détail. Des questions tournoyèrent dans son esprit.

— Vos yeux sont étranges, on dirait ceux d'un chat. Et votre teint est si pâle. Êtes-vous souffrant ?

— Je me porte très bien, merci. Mes pupilles sont différentes parce que j'ai la possibilité de voir en pleine nuit.

— Vraiment ? En voilà une aptitude bien commode.

— En effet.

— Dites, monsieur, vous êtes un ami du Comte ?

— Pas le moins du monde.

— J'aime mieux ça. Mais vous allez vous faire gronder si vous restez ici. Vous savez qu'il nous fait du mal ?

— C'est ce que j'ai entendu, oui.

— Je dois rentrer maintenant, s'il me voit parler avec vous, je risque la ceinture.

L'inconnu avisa les marques sur sa nuque et ses bras. Son cœur se teinta de colère et d'amertume.

— Rassure-toi, tout va bientôt changer.

— Vrai ?

Il approuva d'un signe de tête.

— En attendant, prends bien soin de toi et de ta maman.

— Vous pensez revenir au château ?

— Oui, et même y loger.

Cette réponse égaya la petite Maria pour le restant de sa soirée, et secrètement pour le restant de sa vie.

L'homme vêtu de noir s'éclipsa telle une ombre et descendit le sentier escarpé en évitant habilement les derniers rayons directs du soleil. Au pied de la colline, l'attendaient Justin Blathmac et Finn, son Berger Collie. Tout juste la vingtaine, et agriculteur comme son père et grand-père avant lui, il était arrivé d'Irlande depuis deux ans avec son épouse pour échapper aux conditions difficiles et à la domination britannique. Il parlait un français approximatif, mais parvenait à se faire comprendre de son visiteur malgré son accent à couper au couteau. Finn s'approcha pour lui renifler les doigts et il fut gratifié d'une caresse.

— Alors, z'avez vu, hein ? Qu'est-ce que j'veus avais dit ? C'est un fou furieux ce Comte. Un tortionnaire. Pas pour rien que part chez nous on l'appelle tous le « *Monstre-en-haut-de-la-colline* ». Not' hameau vit dans la peur depuis qu'il est là. Il veut qu'on besogne pour lui. On tiendra pas un hiver de plus. Aidez-nous, m'sieur.

— Êtes-vous bien certain que ma condition ne sera pas un frein à une longue collaboration ?

Justin reporta son attention sur son chien. Lui qui se méfiait toujours des étrangers et même des voisins, le savoir aussi tranquille et sociable à l'égard de cet inconnu lui confirmait que sa sincérité était fondée.

— Moi j'dis que quelqu'un qui cache pas sa nature, qui joue franc jeu, moi j'ai confiance. Vous z'avez assez donné de preuves de vot' bonne foi depuis que vous êtes là. Z'avez retrouvé la trace de mon bétail qui avait pris la poudre d'escampette et z'avez soigné la blessure de ma femme qui a voulu les rattraper. J'sais reconnaître quelqu'un d'honnête, tout différent qu'il soit.

— J'en suis fort aise.

— Donc vous restez, hein ?

— Oui. La protection de Valvilain en échange de quelques gibiers ou volailles vivantes par mois.

— C'est pas cher payé, alors c'est de bonne guerre. Y paraît que le château était abandonné depuis des lustres, avant que l'aut' y débarque pour faire sa loi. Personne n'aura à r'dire si vous prenez sa place pour jouer les chevaliers bienfaiteurs.

— J'ai moi-même subi mon lot d'épreuves sous un joug tyrannique. Je peux vous assurer la tranquillité, ici, à Valvilain, aussi longtemps que je résiderai parmi vous.

— Z'avez donc vécu ce genre de choses ?

— C'était à une autre époque, mais le souvenir reste à vif.

— Comment que vous vous en êt' dépêtré ?

— En l'anéantissant.

Justin rit nerveusement. Ce type était bien étrange. Pourtant, dès leur première rencontre, il lui avait fait bonne impression. Il était venu chercher conseils sur un endroit où s'installer, et avait subtilement glissé l'idée du château. Justin n'avait pas hésité longtemps face à un homme aussi bien vêtu, cultivé et à la douceur angélique. Puis, après quelques échanges, l'individu avait mis cartes sur table concernant sa nature et ses mœurs nocturnes divergentes. Malgré la crainte engendrée par de telles révélations, il avait su tranquilliser le paysan et lui assurer ses services dans la protection de Valvilain.

— À la bonne heure, m'sieur ! Surtout qu'avec ma femme, on n'a pas envie que nos futurs enfants vivent dans la terreur. Mais j'y pense, paraît que y'a une famille qui vit là-haut avec lui, non ?

— La gouvernante et sa fille continueront à séjourner au château dans de bonnes conditions à mes côtés.

— Y a pas à dire, z'êtes not' sauveur. Dites, si je peux me permettre, vous avez un drôle d'accent, vous êtes d'où ?